

Les textes d'Agota Kristof, comme une montagne gravie avec humilité

Teresa Larraga est tombée amoureuse des textes d'Agota Kristof rassemblés dans «C'est égal». Elle en fait un spectacle théâtral, à découvrir au Pommier, à Neuchâtel.

DOMINIQUE BOSSHARD

«J'e n'aime pas «Les faux numéros», ce texte n'est pas bon! Mais je ne vais pas vous l'interdire!», s'est exclamée Agota Kristof, mercredi à l'issue de la générale de «C'est égal» au théâtre du Pommier. Une remarque spontanée qui a déclenché les rires, car il ne faut pas s'y tromper: entre l'auteure d'origine hongroise et Teresa Larraga, artiste née à Saragosse, le courant est passé sans coupure.

«J'ai trouvé la mise en scène vraiment originale. Et j'aime beaucoup le jeu de Teresa, non pas malgré son accent, mais justement à cause de son accent. On a l'impression que les histoires se passent ailleurs, or moi aussi je suis étrangère», commente la toute récente lauréate du Prix autrichien pour la littérature européenne 2008. Une reconnaissance qui, glisse-t-elle, lui procure «un plaisir énorme. On m'a téléphoné depuis la Hongrie, on m'a dit que mon nom était apparu en grand dans les journaux».

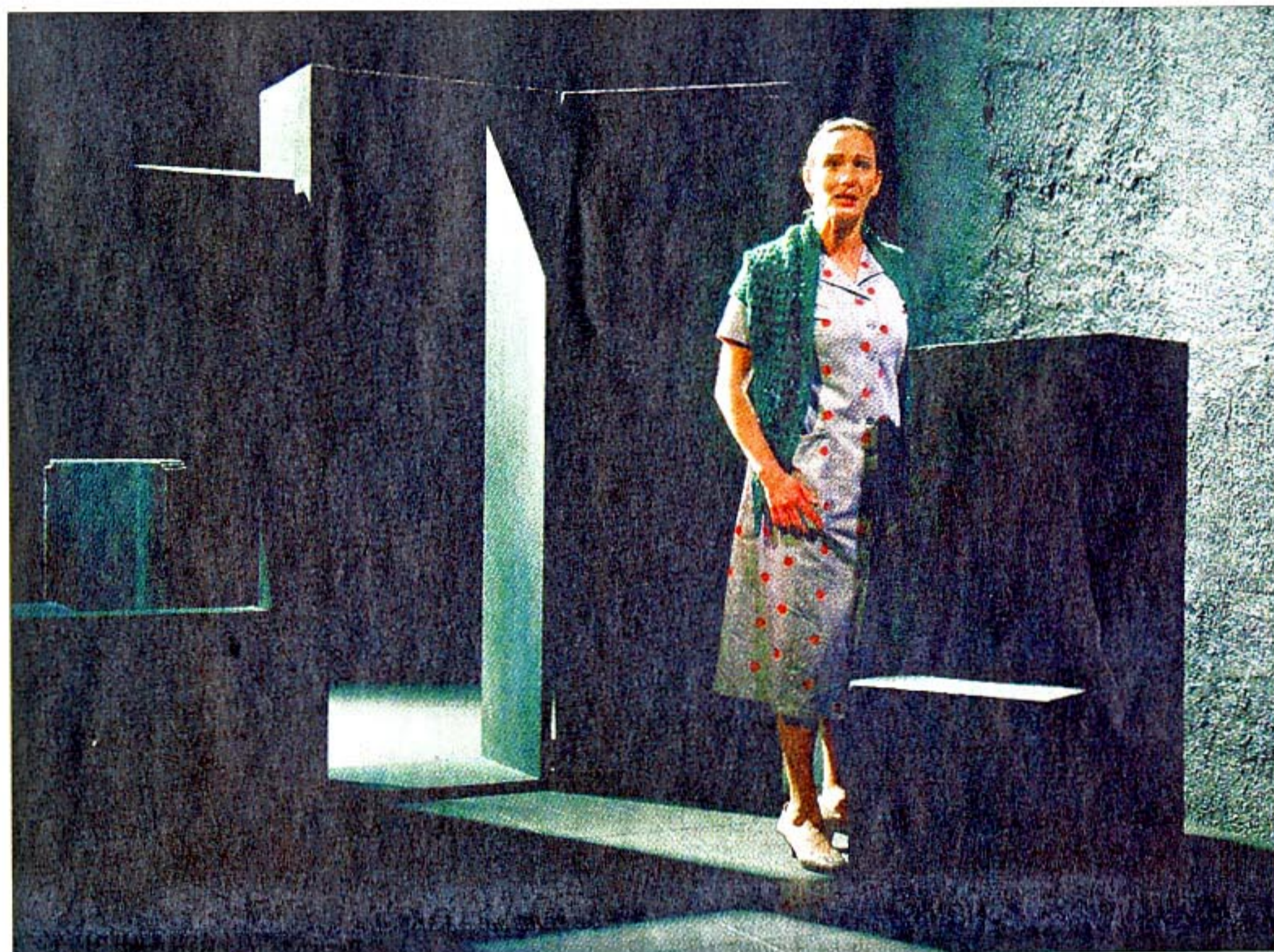
Ces faux numéros désavoués par leur auteure, Teresa Larraga est allée les puiser avec dix autres textes dans «C'est égal», recueil de courtes nouvelles paru en 2005 au Seuil. «J'avais reçu ce livre en cadeau. Dès la lecture, j'ai eu envie de montrer ces

textes à un public», raconte la comédienne. D'autant plus, peut-être, que l'écriture d'Agota Kristof lui avait déjà sauté à la gorge en 2004, via les deux versions scéniques du «Grand cahier», l'une de Valentin Rossier, l'autre d'Andrea Novicov. «J'étais restée pétrifiée. J'ai tout de suite adoré cette écriture claire et précise. Quelle dureté, mais quelle beauté aussi!».

L'amour du texte. C'est lui qui a porté tout le travail effectué avec le metteur en scène Benjamin Knobil. Un dur travail sur la langue qui, dit la comédienne, a requis de sa part beaucoup d'humilité et de patience. «Benjamin s'est montré intransigent quant au respect de la ponctuation, de la musicalité de ces textes. J'aimerais que le public entende une sorte d'étrangère «neutre» plutôt qu'une Espagnole parlant français».

En Teresa, qui a découvert la Suisse il y a plus de vingt ans, les nouvelles d'Agota Kristof résonnent encore au-delà des mots, au-delà de la sonorité d'une écriture singulière. Les deux femmes ont en partage le déracinement, ses difficultés, ses souffrances. Les barrières de la langue. Le désir de s'adapter à une culture autre, sans pour autant se perdre. «J'ai grandi dans une dictature; je me sens proche d'Agota, elle aussi a connu la peur, la répression. Tout en étant un être solaire, j'ai aussi mes fantômes, et je ne veux pas les mettre de côté».

En étudiant la musique, puis le chant, Teresa Larraga s'est dotée d'une langue universelle.



SUR LA SCÈNE DU POMMIER Teresa Larraga s'est appropriée les textes d'Agota Kristof. De petites histoires, des fenêtres ouvertes sur l'existence mises en scène par Benjamin Knobil. (DAVID MARCHON)

Une voix qui n'est pas une voie unique. Elle se sent bien dans son désir de défendre de grands textes: Fassbinder et Garcia Lorca par le passé. Agota Kristof aujourd'hui. En français. «Comme une haute montagne à gravir». Avec, en guise de cordée, une équipe à qui elle tient à rendre hommage – Neda Loncarevic, scénographe, Dominique Dardant aux éclairages, Nathalie Sandoz, assistante à la mise en scène, d'autres encore... «Un grand cadeau!» /DBO

Neuchâtel, théâtre du Pommier, 22, 28 et 29 novembre à 20h30, 27 novembre à 20h, 23 et 30 novembre à 17h

«J'aimerais que le public entende une sorte d'étrangère «neutre» plutôt qu'une Espagnole parlant français»

Teresa Larraga

La langue de l'exil, teintée d'accent

Seule sur scène. Revêtue d'une simple robe de coton, dans le gris du décor éclaboussé de lumières. «Et, sous mes paupières, passeront les images de ce rêve mauvais que fut ma vie. Mais elles ne me feront plus mal. Je serai chez moi, seule, vieille et heureuse.» Teresa Larraga s'efface dans le noir...

Elle a dit les mots d'exilée d'Agota Kristof, et ils se sont teintés d'accents du sud. Mais ces mots n'ont pas chanté d'autre langue que celle, douloureuse, ironique et grinçante, des existences vouées à la solitude, à la quête vaine d'un chez-soi, à la mort. D'autre langue que celle de ces personnages qui déambulent sans trouver d'échappatoires, comme dans un

cauchemar éveillé. Fragilité touchante d'une funambule sur le fil d'une langue qui n'est pas la sienne.

Au risque de déranger les puristes. Mots murmurés, paupières closes. Dialogues qui s'appuient sur de rares accessoires. Sans aller jusqu'au dépouillement radical de Valentin Rossier, immobile sur un plateau nu, sobriété de l'interprétation et de la mise en scène. Des fenêtres, des portes s'ouvrent dans le mur fait de blocs amovibles. La comédienne s'y encadre, autour de son corps morcelé l'imagination du spectateur reconstruit une histoire, un univers qui oscille entre onirisme et réalité. /dbo